" L'ardennitude existe-t-elle ?"

Sont présentés ici des extraits de textes d'auteurs ardennais
des vallées de la Meuse et de la Semoy.

Ainsi que deux témoignages publiés dans leur intégralité.

Un beau samedi de septembre, chemin faisant, le long,
Francine Béteille Brisson et Michel Degré
ont donné lecture d'extraits choisis
de ces auteurs locaux.

Ces textes ont aidé les "voyageurs" à mieux voir
et explorer l'espace et le temps.

Textes choisis par Michel Degré et Francine Brisson Béteille
Illustrations à partir des œuvres de Simon C. Peintre de l'Ardenne
http://simoncocu.free.fr/V2/index.htm
Présentation : Marc Béteille

NOUZONVILLE

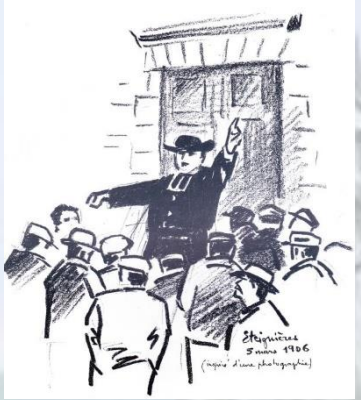
A propos de Georges Simenon

« Je vois la carte. Je me souviens qu'en sortant de Charleville, immédiatement on a une Meuse sauvage, peu peuplée, bordée de collines plus ou moins hautes. Nouzonville me dit quelque chose, je crois que c'est une sorte de cité industrielle, qui jure un peu dans ce coin d'Ardenne. C'est ça ? Oui, on se serait cru dans la banlieue de Liège, à Seraing par exemple. Joigny, Braux, Chateau-Regnault… J'ai lu mais je ne sais plus quand, que c'est là que les Quatre fils Aymon avaient un château. »

Roger Maudhuy - Aux charmes des Dames de Meuse
Éditions Les Cerises aux Loups 1998

NOUZONVILLE

Nouzon vue par son curé au début du 20e siècle



« L'esprit religieux est bien attaqué par les propagandistes socialistes, communistes et anarchistes. Beaucoup de femmes assistent aux offices, peu d'hommes viennent.
La paroisse connaît de gros problèmes d'alcoolisme. On ne peut pas faire cent mètres sans passer devant un café.
Il y a des mariages ; les naissances hors mariage sont en augmentation. Je constate que de nombreuses filles sont enceintes quand elles se marient. On baptise les enfants, même les militants les plus acharnés font baptiser leurs enfants. Les obsèques civiles sont en augmentation.

Il y a du travail pour tous dans les usines et les boutiques (les petites usines n'occupant qu'un petit nombre d'ouvriers, voire un seul). Après la perte de l'Alsace et de la Lorraine, Nouzon a accueilli plusieurs familles qui ont choisi la France, ce qui porte à 3 050 le nombre d'ouvriers pour une population totale de 7 800 âmes en 1901. Mais les rapports avec la municipalité demeurent mauvais, le caractère anticlérical de la municipalité ne cessant de s'accentuer. »

Roger Maudhuy - Quand Nouzonville nouzonnait
Chroniques - Editions les Cerises aux Loups 2000

BOGNY S/MEUSE
CHATEAU REGNAULT

Une maison de patron

« Depuis que ses affaires prospèrent Cabet a donné l'ordre au notaire d'acheter tout le terrain disponible à Geslys. Parcelle par parcelle, il finira par joindre le tout en un seul morceau… Elle (sa femme) a voulu quatre pièces au rez-de-chaussée : cinq mètres au carré et deux larges fenêtres à chacune. On y accède par un large perron double qu'abrite une marquise. Une grille s'ouvre sur la cour… Un architecte avait donc tracé les plans et les gens de Geslys s'étaient étonné d'une telle construction si différente des meilleurs bourgeois d'autrefois, avec son toit à quatre pans ardoisés en écailles violettes de Fumay, sa façade où se mariaient si agréablement la brique et la pierre jaune de Dom le Mesnil, comme les maisons de la place Ducale de Charleville, l'appelaient orgueilleusement "le Château" comme si cette magnificence embellissait et adoucissait leur propre vie !»

Jean Rogissart - Les Mamert - Le Fer et la Forêt
Editions Terres Ardennaises

BOGNY s/ MEUSE
Le Rocher de l'Hermitage

Les quatre fils Aymon et le cheval Bayard

« Depuis près de mille ans, la légende des quatre fils Aymon imprègne le territoire des Ardennes et s'est enracinée dans la culture populaire qui a traversé les âges par la chanson de geste, puis en vers et en prose écrits, à travers les incunables, la bibliothèque bleue, les livres produits en grand nombre jusqu'à nos en jours dans la littérature jeunesse et la bande dessinée.
Voulant échapper au désir de vengeance de l'empereur Charlemagne, les aventures des quatre fils poursuivis, accompagnés de leur cheval Bayard, et plus particulièrement de Renaud les mène d'Ardenne en Gascogne, puis de Montauban à Dortmund où la paix est conclue avec Charlemagne. Le Chevalier Renaud partira en croisade en Terre Sainte et à son retour participera à la construction de la cathédrale de Cologne comme maçon.

Son personnage est repris dans la littérature de la renaissance italienne, mais du vaillant chevalier, il deviendra seulement un amoureux de jupons de dames de cour. Pour certains, l'œuvre doit sa popularité au caractère ridicule de l'empereur à la barbe fleurie, pauvre homme toujours en colère, incapable de vaincre quatre chevaliers considérés comme félons. Pour d'autres, le peuple est toujours du côté des opprimés, des exclus, des rebelles dans une histoire qui ne serait qu'un conflit entre suzerain et vassaux, avec rejet de la féodalité. »
Ainsi, la légende a acquis une dimension européenne.

d'après Philippe Vaillant - Les 4 Fils Aymon
Récit de la légende - Une épopée pour l'Europe
Collection Les 3 Mondes 2013

BOGNY S/MEUSE
La grosse boutique

Solidarité

« Quand un de leurs camarades tombait gravement malade, Le patron ordonnait une souscription parmi les autres. Chacun était alors taxé d'une quote-part proportionnée à ses gains et lui même versait de bonne grâce la sienne dix fois plus forte que la plus élevée. Il aurait de même voulu, disait-il, voir à chacun quelques réserves contre les accidents et le chômage, mais ne se prétendait pas assez riche pour accorder des indemnités en ces cas malheureux.»

Jean Rogissart - Les Mamert - Le Fer et la Forêt
Editions Terres Ardennaises

LAIFOUR
Lambreque

Le château de Malgrétout

«Je m'occupai donc activement d'acheter une propriété qui réalisât les aspirations de mon père… Enfin je réussis à savoir qu'en voyageant de Charleville à Givet avec ma mère, il avait été frappé de la beauté du pays et qu'il se fût volontiers établi dans cette région…
Dès lors, mon choix fût fait, il y avait entre deux des stations du chemin de fer qui côtoie la Meuse, une très belle villa au bord du fleuve. C'est cette résidence de Malgrétout que j'ai achetée cher pour en prendre possession tout de suite… car j'y ai passé plusieurs étés et d'où je vous écris encore car m'y voilà revenue probablement pour toujours. La Meuse s'encaisse ici dans de hautes falaises à mesure qu'elle approche des grands cirques décrits par elle à Revin et à Fumay. Malgrétout est situé dans une sorte de brèche de cette muraille superbe, quoiqu'un peu monotone, et la brisure qui nous permet de communiquer avec la vallée intérieure est un accident très favorable.

Nous ne sommes point enfermés entre le rivage et la montagne, nous avons les avantages de cette position et, par la porte ouverte d'une belle dentelure de rochers placée derrière nous comme un décor, nous pénétrons dans un bois charmant, très mouvementé, creusé en coupe dans les collines et traversé par un ruisseau qui arrose notre jardin et se jette dans la Meuse au bas de nos pelouses… Malgrétout n'est pas d'un grand rapport, le pays est pauvre et, sauf quelques étroites et ravissantes prairies au bord de la rivière, la terre n'est qu'une mince couche de détritus sur des massifs de schiste.»

Georges Sand - Œuvres complètes sous la direction de Béatrice Didier 1870, I - Malgrétout
Honoré Champion Paris

LAIFOUR
Les Dames de Meuse

La légende des Dames de Meuse, la vérité

« Permettez-moi aujourd'hui un *coup de gueule*… Voici la véritable histoire, complètement oubliée, de ce site merveilleux à la beauté sombre, sauvage… Un lieu qui ne doit rien aux *Dames de Meuse* les trois dévergondées de la très populaire légende. Cette légende, il faut le souligner, fut entièrement forgée dans la seconde moitié du 19ème siècle par des amateurs de folklore et de pittoresque en un temps où se développait le tourisme. Toutes les sources historiques sont unanimes, le formidable rocher qui domine la Meuse du haut de ses 400 mètres ne porte qu'un seul nom véritablement ancien, celui de *la Dame de Meuse* au singulier, ou encore *Notre-Dame de Meuse*

Cette dernière dénomination a le mérite d'être claire car la *Dame* en question n'est autre que la Vierge Marie, invoquée ici depuis fort loin dans le temps pour la protection des bateliers en péril, à la merci des eaux réputées dangereuses. La navigation sur la Meuse d'autrefois n'était pas de tout repos et nombreux étaient les obstacles, les terribles tourbillons ou *tournants* et les hauts fonds, décrits par l'ingénieur Claude Masse en 1734 *"... il se trouve des pointes de rochers… très dangereux aux bateaux qui donnent quelques fois dessus"* . Lorsque vous pourrez à nouveau contempler ce site unique, rappelez-vous qu'il n'y a pas *plusieurs Dames*…mais *une seule Dame* »

Alain Sartelet – Page Facebook

L'Ardennitude

« Pays mytheux plutôt que mythique, peuplé de masturbateurs légendophiles, de schistophages, de poètomanes aux souffles courts, mais chauds, de chasseurs de frimes, de branleurs de chefs, d'opineurs de fonds, de pédagoguenots, *aimables fournisseurs de papier de papier aussi – merci*, d'enculturés aux sillons abreuvés, de terroiristes forcenés, de lutteurs intestinaux, de longuets observateurs de silence minuté, de rendeurs d'hommages à la chandelle reniflante, d'auto-apologistes ombrageux, de sous-papes de village enkystés à coup de piston dans les forces vives de la région, tous héros positifs réunis en quelques ringatorium connus et reconnus pour leurs littératages.
Ce beau monde ne constitue heureusement qu'une infime partie d'une population offerte des deux côtés de la frontière à la modernité. Par bonheur, il reste le génie français et la bière belge qui se font mutuellement mousser. »

Frantz Bartelt, Revue Maugis n°5, 1989
Le mythe ardennais.

LE PLATEAU des Hauts-Buttés

Les Ardennais brûlent leur bois

« Quelques jours après, les sarts brûlaient. Sur toute l'Ardenne flotta une vapeur bleue, lourdement grasse d'arômes de fleurs et d'odeurs de foin, une brume que le vent poussait jusqu'aux régions des Crêtes vers la Champagne, et qui, présage et signal de l'octobre et de l'automne, ferait dire jusqu'à Paris : « Tiens les beaux jours sont finis, les Ardennais brûlent leurs bois ».

Cela dura près de quinze nuits. Ca descendait avec le brouillard, entrait aux lits, dans les armoires. Ça assaisonnait les dîners. De crainte qu'il plût, soir et matin on regardait le ciel. Quoiqu'au déclin de septembre, les beaux jours durent, on consultait la lune, on calculait l'épacte et dans la certitude d'un tiède automne, les gens se hâtaient allègrement de récolter leurs provisions, avant les rousseurs des forêts et les noirs froids.

A la fin du mois, on démolit les fourneaux affaissés, réduits à de larges tas de cendres acides et couleur de brique. Mélie les étala au râteau, elle houa le sol pierreux en sillons, larges d'un pied, enfouissant l'engrais, lents escaliers qui grimpaient les pentes, évitant les souches et les rocs flambés et saurs comme des jambons. Puis là-dessus, elle répandit des poignées de seigle, parcimonieusement et dama la terre pour les enterrer.

Pour sept mois, la forêt allait clore sa geste avare et l'on ne verrait plus rôder dans les taillis que les vieilles quêteuses de bois morts qu'elles rapporteraient en fagots plus hauts qu'elles, liés à leurs épaules comme des hottes, toutes courbées, la serpe leur battant à chaque pas entre les cuisses, quelques feuilles sèches collées sur le visage tanné, rouge et suant malgré le gel. »

Jean Rogissart - Les Mamert - Le Fer et la Forêt
Editions Terres Ardennaises

MONTHERMÉ
La Roche à sept heures

La condition féminine

« Non, pour une fille, on ne devait pas tant se réjouir. Avec tout ce qui l'attend !
… Soir et matin, les femmes ne peuvent lever la tête et la nuit ne les délasse guère, ne serait-ce que de veiller aux jeunes, les allaiter, les dorloter si les dents les agacent... Autrefois les femmes peinaient davantage. Après les grosses pluies, les vieilles allaient dans les rigoles ravinées à flanc de côte glaner les grains de minerai de fer entraînés et délavés par les eaux rapides. Poignées à poignées, la hotte s'emplissait lentement. Il fallait la porter dégoulinante sur les reins et plus lourde qu'une enclume jusqu'au fourneau, pour quelques sous. A la fosse Malhanté, à Monthermé, dix minutes à se laisser glisser sur la roche lisse jusqu'au fond du trou et une demi-heure pour ramener au jour les pans d'ardoise humide, lourdement calés sur l'échine. Une femme avait même fait un enfant dans l'ardoisière, une maigriotte qui heureusement ne vécut pas. Elle remonta la pierre et l'enfant puis le lendemain revint prendre sa place à l'ouvrage. »

Jean Rogissart - Les Mamert - Le Fer et la Forêt
Editions Terres Ardennaises

MONTHERMÉ
La Roche à sept heures

Un balcon en forêt

« Arrêtons-nous une seconde à l'Eclaterie, puisque c'est votre première montée, dit le capitaine Vignaud en souriant. Le coup d'œil vaut la peine.

Presque en haut du versant au bord de la route, on avait ménagé sur la pente un petit terre-plein garni de deux bancs. De là le regard effleurait le sommet du versant d'en face, un peu moins élevé ; on voyait les bois courir jusqu'à l'horizon, rêches et hersés comme une peau de loup, vaste comme un ciel d'orage. A ses pieds, on avait la Meuse étroite et molle, engluée sur ses fonds par la distance et Moriarmé terrée au creux de l'énorme conque des forêts comme le fourmilion au fond de son entonnoir.

La ville était faite de trois rues convexes qui suivaient le cintre du méandre et couraient étagées au dessus de la Meuse à la manière des courbes de niveau ; entre la rue la plus basse et la rivière, un pâté de maisons avait sauté, laissant un carré vide que rayait, sous le soleil oblique, un stylet sec de cadran solaire : la place de l'Église. Le paysage tout entier lisible, avec ses amples masses d'ombre et sa coulée de prairies nues, avait une clarté sèche et militaire, une beauté presque géodésique : ces pays de l'Est sont nés pour la guerre pensa Grange. Il n'avait manœuvré que dans l'Ouest confus, où même les arbres n'étaient jamais tout-à-fait en boule, ni tout-à-fait en pinceau. »

Julien Gracq - Un balcon en forêt
éditions José Corti – 1958

Le catéchisme de l'Evacué

MONTHERMÉ
Dom Bosco

- Qu'est ce qu'un évacué ?
- Un évacué c'est celui qui décombre l'avant pour encombrer l'arrière.

- Que veut dire le mot décombrer ?
- Décombrer veut dire s'en aller pour faire place aux autres.

- Qui sont les autres ?
- Les autres sont les soldats qui nous défendent et les voleurs qui nous pillent.

- Qu'entendez-vous en disant « encombrer l'arrière » ?
- Aller chez les gens qui aiment mieux vos talons que vos pointes.

- Comment reçoit-on en général l'évacué ?
- On le reçoit en général comme un ami ou un frère malheureux.

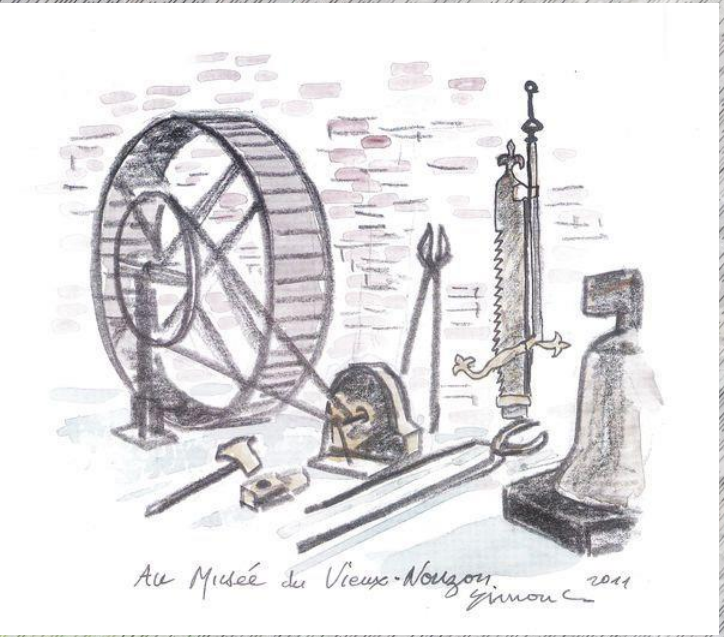
- Qu'est-ce qu'on prend en partant pour l'évacuation ?
- On prend son courage à deux mains et sa valise dans l'autre.

- Et qu'est-ce qu'on trouve en arrivant ?
- En arrivant, on trouve qu'on aurait mieux fait de rester chez soi.

Jacques Théret et Jean-Pierre Pénisson
Centre de Recherches et d'Eude de l'Histoire Locale de Monthermé
Bulletin n° 9 – 2011.

HAULMÉ
La clouterie

Les chiens dans la roue



« Chaussé de toile, un chien accomplit sa monotone besogne comme un gigantesque écureuil, il marche gravement, à pas réguliers, et chaque tour, par manivelle et levier, fait hoqueter le gros soufflet et plisser et déplisser sa panse de cuir comme une bedaine de rentier. Devant les enclumes un autre chien attend. Autrefois un chien faisait aussi la besogne si intelligemment qu'il s'arrêtait de lui-même pour avertir le maitre négligent lorsque le fer brûlait dans la forge trop vive ! »

Jean Rogissart - Les Mamert - Le Fer et la Forêt
Editions Terres Ardennaises

HAULMÉ
Le lavoir de Ruha

Scène de lavoir

« C'est grand jour de lessive… Les femmes ont roulé leur brouette et chacune a payé son droit de place au lavoir. Les battes écrasent les bleus à coup mats, éclaboussant les visages et fleurissant l'eau de flocons neigeux.
- Ça ravigote, hein, ce soleil-là
- Si ça continue on va bientôt peler !
Les mains rouges et gonflées tordent le linge, le pressent et l'empilent au bord du bac.
- Savez-vous que la Zoé a remis le grand tablier ?
- Il y a du mauvais la dessous !
- Ça ne fait-il pas la huitième fois ?
- Ben oui, c'est pas un homme qu'elle a. Je te lui en ficherais moi à ce bouc-là !
- Mais on fait comme on peut !
Mélie lavait ses propres chemises, de ces longs fourreaux de toile de chanvre à manches courtes et d'étroite encolure que l'on enfile pour travailler aux sarts.
Comme elle l'étalait sur l'eau troublée de bleu, une grosse boule gonfla soudain à l'endroit du ventre, tendant l'étoffe mouillée.
Elle rougit et attira vivement la chemise vers elle. Les autres avaient vu sa gêne.
- Ben quoi Mélie, c'est-y que c'est vrai aussi ?
Elle voulu protester mais Marijane hargna :
Quand on se marie à un mécréant, on a que ce qu'on mérite, un sale lapin. Tu en crèveras, j'aime encore mieux le mien, un soulard, un braqueur. Quand l'homme n'a pas fait ses fredaines avant de se mettre à son compte, il les fait après !
Moi si c'était à refaire, j'en prendrais un de soixante ans !
Une sourde tristesse avait envahi Mélie… »

Jean Rogissart - Les Mamert - Le Fer et la Forêt
Editions Terres Ardennaises

LES HAUTES RIVIERES

Une vallée qui ne se déboulonne pas

Un sentiment d'appartenance :

Un patron – 12 salariés

Ce qui se passe sur la Semoy, c'est pas du tout ce qui se passe sur la Meuse. C'est deux mondes tout-à-fait opposés même… Ici, ça a démarré avec les cloutiers, ça a évolué vers la boulonnerie puis la forge et l'estampage… C'était la suite logique ! Alors pourquoi ? Je vais dire que les gens étaient attachés à leur territoire parce qu'ils ont toujours vécu dans leur village… Et avec le même mode de vie que la population. Vous faites le tour du village, il n'y a pas de château ! On n'est pas des patrons à chapeau ici !

Un ouvrier ayant travaillé plusieurs années dans la région d'Avignon.

Quand on est enfant de la Semoy, en général on y reste ! Le Sud, c'est bien pour les vacances…

Un érudit local

Les gens de Thilay pouvaient marier leurs filles à Nouzon… Mais "aux Rivîres", les mariages étaient toujours endogames… Endogames géographiquement !

Une atmosphère industrielle :

Une ouvrière

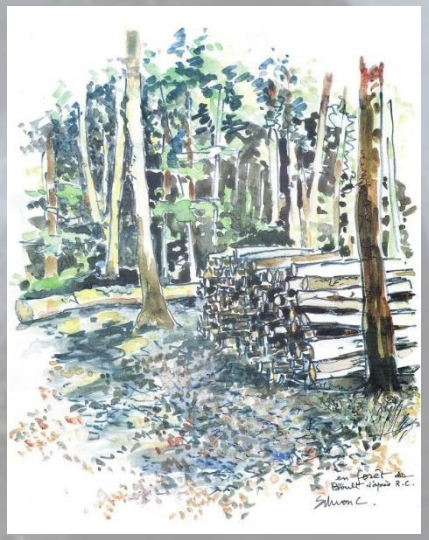
Les p'tits vieux quand ils voient passer les camions de ferraille, ils s'arrêtent, ils regardent, ils sont contents ! Quelquefois, on est en montage le matin. L'usine est calme ! Ils viennent voir … *"Ça n'toque pas !?"* Si le pilon ne toque plus, ils l'entendent !

Un artisan travaillant seul

Avant, j'étais fraiseur-outilleur… Plus personne ne faisait des pinces dans la vallée. Etant gamin, j'avais vu un forgeron qu'était venu faire couper quelques barres de ferraille et revenu avec des pinces un peu plus tard… J'ai appris le b.a.-ba avec lui et le soir je me suis mis à en forger, seul, puisque c'est en forgeant qu'on devient forgeron ! … Maintenant j'en fabrique pour Peugeot, Facom et même pour des japonais ! Les matriceurs les réclament pour préserver leurs bras… Et le dimanche, je forge des couteaux… aux lames damasquinées !

D'après la thèse
de Laurence Coutant

LES HAUTES RIVIERES
Une vallée qui ne se déboulonne pas



Le socle d'encastrement, la nature, la chasse, l'affouage

Une copropriétaire de petite boutique
Avant, c'était des chasses locales, paysannes, de tradition où n'importe quel niveau social allait à la chasse. C'était l'occasion de rééquilibrer après une semaine de travail. Patrons et ouvriers mangeaient à la même table. Il y avait beaucoup de respect et peu de gibier !

Le maire de Thilay
Pas de chasse privée. La forêt communale est louée à l'association locale
la Banale, laquelle association ne fait pas de profits. Si je mettais en adjudication extérieure, je trouverais tout de suite un acquéreur au triple !

Le maire de Thilay
La *wèbe*, c'est très ancré dans l'esprit des familles. C'est la possibilité pour chaque foyer de bénéficier d'une part en forêt pour y façonner du bois de chauffage permettant d'alimenter un feu à l'année. Ce n'est pas un droit, mais un privilège, quelque chose d'usuel. En gros 400 parts sont distribuées aux 1000 habitants tous les 18 mois…

D'après la thèse de Laurence Coutant - "Approche socio-économique d'un système industriel local, le cas de la Vallée de la Semoy : identification théorique et dynamique spécifique"

L'attachement à l'entreprise familiale

Un dirigeant – 14 salariés
C'est la force des sociétés du coin : rester familiales. L'actionnariat familial ne prend pas forcément des dividendes ; il investit et laisse l'argent dans l'entreprise. Il faut être confiant dans l'avenir ; notre réactivité, notre proximité nous donnera encore de beaux jours…
Mon père a acheté son premier outil en 1950 alors que dans la maison, il n'y avait rien ! Il a aussi acheté des armoires métalliques pour chaque ouvrier à côté de leur poste de travail, mais à la maison, il y avait des trous dans les chaises… C'était une question d'honneur que de faire prospérer l'entreprise. […] Sur une vie nous sommes passés de 15 à 150 salariés…

Un dirigeant qui a été menacé…
J'ai été évincé par des actionnaires majoritaires qui voulaient que je dégage. […] Moi, je suis avec les gars tout le temps et tous les jours. Je considère ces actionnaires comme des étrangers ! […] Alors les ouvriers ont fait grève pour me soutenir ; et ils ont gagné !

D'après la thèse de Laurence Coutant "Approche socio-économique d'un système industriel local, le cas de la Vallée de la Semoy : identification théorique et dynamique spécifique"

Un dirigeant
Nous on est au fond du monde ici, mais les gens d'ici, ils ont la volonté de travailler. C'est leur travail qui permet de tenir… Et s'il faut venir un dimanche pour une commande urgente, et bien ils viendront le dimanche…

Un dirigeant
En fait, la rémunération, bien évidemment, il faut qu'elle soit correcte, mais il ne faut pas décrocher du marché… Alors il y a aussi l'ambiance, la reconnaissance, la formation. Les ouvriers qui reviennent avec une compétence supplémentaire, plus d'autonomie avec un peu plus de responsabilités...
La rémunération, c'est important, mais pas que !

Une dirigeante
Mon grand-père, quand il parlait de sa boutique et de ses ouvriers, il disait *mes compagnons*…

Un dirigeant
L'usine participait à un concours de forge. Plusieurs ouvriers avaient eu des coupes. Pendant la remise, à Paris, sur le bateau, ils ont demandé au ministre Stoléru de signer les prix. Il a refusé ! Ils ont été vexés et n'ont jamais plus participé…

LES HAUTES RIVIERES
La vallée des Baraques

Gabriel Poirson, belge par le sol mais phrygien par le sang raconte :

« Mon père Jules, venait chercher les marchandises avec une barque de 7 m de long à la frontière… Il n'était pas en défaut tant qu'il n'accostait pas sur la rive française. Il fallait remonter la barque en la tirant (3 km). Un treuil à main actionnait un wagonnet chargé des denrées diverses destinées à la revente… Moi je m'occupais des chiens. Pour qu'ils connaissent leur chemin, on leur faisait faire le trajet plusieurs fois et le guide frottait ses chaussures avec du fromage. Ils étaient enfermés dans un local spécial. Quand le soir arrivait, je leur mettais le harnais et répartissais les charges de tabac, de café, de chocolat (environ 3 kg par chien). Ils partaient comme ils voulaient. Ils sentaient les douaniers. Ils pouvaient être pris et tués par les gabelous. »

Gabriel Poirson - Bulletin du pays des Hautes-Rivières

HOMMAGE

Simon C. le peintre des forêts, des rivières et des scènes de métallurgie

Je n'ai pas résisté au plaisir de prolonger les textes et les vues sur les paysages de la Meuse et de la Semoy, avec des extraits d'œuvres de Simon Cocu.

L'artiste peintre est né le 1er déc. 1925 à Neufmanil et habite Nouzonville. Il sublime mieux que quiconque la réalité de son terroir.

Sa peinture des paysages est émaillée de matins neigeux, de ciels bas, de rochers rongés, d'arbres dépouillés, de l'odeur des résineux et de la forêt ardennaise au printemps.

Coloriste exigeant, sa palette explose de rouges flamboyants quand il peint les crassiers, les forgerons et les fondeurs surpris dans leurs gestes de labeurs dans une lueur d'apocalypse de métal en fusion.

Ses œuvres sont présentes dans de nombreuses collections privées et publiques. Le Musée d'Ardenne à Charleville-Mézières possède une douzaine de toiles de l'artiste et plusieurs centaines de ses dessins.

Simon C.
Peintre de l'Ardenne
http://simoncocu.free.fr/V2/index.htm

Marc Béteille – septembre 2020

Autres illustrations : fonds de pages : Marc Béteille p 5, 7, 8, 12, 14, 15 / Cartouches : Marc Béteille p 7, 12, Coll. Colinet p 6 – Images de la Culture 9.

TEMOIGNAGE

Amar Ounissi, directeur de "Passerelle Théâtre" - 08500 Revin

Et si je n'avais pas traversé la route ?

En contrebas de la route un bloc, fermé, comme une caserne. Les seules ouvertures : deux porches vers le bas. Bloc sans nom !

Bloc 240, cage L, n°5, l'entrée de tous les dangers !

Au milieu, une cour, quatre bancs, deux bacs à sable, sans sable et un seul lampadaire. Les poubelles, l'égout : "Sésame, ouvre toi ! La caverne d'Ali Baba...". On y trouvait des billes, les clés, de l'argent.

La cour, c'était un théâtre à l'Italienne, une arène. Quand une bagarre éclatait, l'alerte était donnée et en l'espace de trois minutes, aux balcons, aux fenêtres, les spectateurs prenaient place. La rumeur montait, enflait, amplifiée par l'écho, signal de la représentation. On passait du calme le plus complet, du silence le plus total à l'excitation la plus folle, comme au temps des romains, les jeux du cirque, une corrida sans mise à mort. De l'autre côté de la route, "la petite montagne", les immeubles Silva aux noms savants : le Pierre Curie, le Calmette, le Pasteur et le Pierre Roux.

Le Pierre Roux, l'immeuble des riches, avec ascenseur !

L'entrée 1 : les profs,
L'entrée 2: les employés,
L'entrée 3 : les chefs d'équipe.

Pas d'arabes ! Quartier réservé!
Entre ces deux mondes, la route : une frontière.
Pas question de la traverser !

Un dimanche après-midi, derrière le 240, une rencontre...

Une famille en promenade. Je me baladais avec mes cinq frangins, nos regards se sont croisés.
Coup de foudre, flash, étincelle, un moment magique ! Une famille française s'intéressait à moi, un gamin algérien de neuf ans !

Nous avons marché jusqu'à la route.
Interdit d'aller plus loin ! Mes yeux les ont suivis jusqu'à leur entrée.

Il me fallait un prétexte pour les revoir.

Un jour que ma mère avait fait du pain arabe, j'en ai volé la moitié, je l'ai enveloppé dans un torchon. Je devais échapper à mes parents, à mes copains, à mes petits frères, ceux-là, ils ne me lâchaient pas, avec eux j'étais toujours grillé.

Je m'étais fait un circuit dans la tête, descendre de chez moi jusqu'à la cave et de caves en caves arriver à la route. Un œil à droite, un œil à gauche, personne ! Je traverse. Entrée n°1, un regard sur les boites aux lettres, appartement 17. Le cœur qui bat, les jambes qui flageolent. Me voilà devant la porte. Qu'est ce que je fais là ? La porte s'ouvre, Thérèse me sourit. "Ma mère a fait du pain, elle vous en donne."

Dans l'entrée : des fleurs, en face de moi : mon image dans un petit miroir rond style pinces à linges, comme si je faisais déjà partie de la maison. J'entre, une bibliothèque pleine de livres, des encyclopédies, un électrophone, des banquettes recouvertes de peaux de chèvres, un grand panier en osier, un rideau orange qui avec le soleil donnait une lumière douce.

La porte s'est fermée derrière moi, j'étais dans un autre univers. J'y suis peut-être resté une heure, une minute...

Direction le 240. La route à traverser. Un œil à droite, un œil à gauche. Ma mère au loin, derrière le bloc, assise en rond avec ses copines. Le linge séchait, les femmes riaient, elles racontaient les histoires de tous les jours. Devant le bloc les jeunes, les caïds assis sur les rampes d'escaliers écoutaient Johnny Halliday à fond les gamelles. Ils déliraient sur leurs exploits. les bals du samedi soir, les bagarres, les filles...

Chez moi, nous vivions à huit dans un F4 : deux chambres pour six garçons. En face, l'appartement de Malek, mon copain, le grand frère que je m'étais choisi. Sa maison était la mienne, ma maison était la sienne. Un jour chez lui, un jour chez nous. Mon complice, il me sortait de toutes les situations difficiles. Tous les trimestres, il devait lire mon bulletin scolaire. Longtemps mes parents ont cru que j'avais des bonnes notes...

Un dimanche, Thérèse et Serge m'invitent à manger. J'avais neuf ans et on m'accueillait comme un adulte. J'avais mis mon pantalon *patte d'eph*., ma chemise du dimanche à col pointu. Secret ! Personne ne savait où j'allais ! Une vraie invitation, un repas préparé pour moi, on m'attendait.

Comme à la télé, une nappe, une table bien mise, couteau à droite, fourchette à gauche, verre à eau, verre à vin. L'apéritif ! Jus de fruit pour les enfants ! Les coquilles Saint Jacques en entrée ! Les tranches de rosbif, les haricots verts, les pommes de terre bien rangées dans un grand plat. Tout le monde assis autour de la table, réuni. Jean Ferrat en fond musical. Tout ça pour moi, c'était de la science fiction ! Quand je suis entré pour jouer dans la chambre des enfants, j'ai cru que j'étais dans un magasin de jouets : légos, puzzles, château fort...

Anne avait un an de moins que moi. Denis et Xavier étaient plus jeunes.

Le jour de la fête de l'Aïd, le jour du partage, on invite ceux qu'on aime. Serge, Thérèse et les enfants sont venus manger chez nous. Il fallait que la maison soit nickel ! On avait fourré univers. dans une pièce tout ce qui traînait. A huit heures du matin, ma mère commençait le couscous, le pain et la soupe. Dix fois trop ! Mon père était parti à Monoprix pour acheter des boissons et des fruits. Chantage sur mes petits frères : "Si vous vous tenez bien, je vous filerai une surprise."

Serge était président de la CNL, un homme respecté de tous, qu'il vienne manger chez nous était un grand honneur.

Un seul problème, l'appartement était trop petit pour accueillir tout Le monde. Nous n'avons pas pu manger tous en même temps. Sans compter certains voisins un peu curieux qui sont passés au moment du café.

A partir de ce jour, plus besoin de me cacher pour traverser la route. Denis et Xavier dormaient chez moi, j'allais dormir chez eux. Je faisais partie de la famille, ils faisaient partie de la mienne.

Pour moi, finie la frontière ! Je suis devenu petit à petit l'intermédiaire entre la communauté algérienne et le président de la CNL.

Grâce à Serge et à sa famille, j'ai pu me construire, trouver un sens à ma vie, accéder à la culture et à la littérature, m'insérer dans la vie associative et sociale, exercer le métier que j'aime, le théâtre.

Et si je n'avais pas traversé la route ?

Amar Ounissi, directeur de "Passerelle Théâtre" - 08500 Revin

TEMOIGNAGE

Jean-Pierre Morbois, retraité, adhérent des Cafés Géographiques

Une petite page d'histoire familiale en passant à Nouzonville

Nouzonville est une localité d'environ 5 800 habitants. Elle s'appelait Nouzon jusqu'en 1921. Le changement de nom avait pour but d'éviter une confusion avec un autre village des Ardennes, Mouzon. Il avait été envisagé de l'appeler Nouzon les Forges, en raison de ses industries. Une enclume et un marteau figurent d'ailleurs sur le blason de la ville. Mais en 1914, elle comptait 7 500 habitants.

Mon arrière-grand-père, Emile Delorme, y avait, en 1912, trouvé un emploi comme comptable dans une de ces forges. Auparavant, il était comptable dans une petite entreprise à Hirson, tout au Nord du département de l'Aisne. Lors d'un conflit social, lui qui tenait les comptes de l'entreprise, avait fait valoir que le patron aurait pu répondre favorablement aux revendications du personnel, et il avait été licencié.

Sa fille aînée, ma grand-mère Emilie, née en 1890, était institutrice à Hirson. Elle avait été très bonne élève à l'Ecole Normale de Laon, mais ses parents l'avaient dissuadée de se présenter à Fontenay.
« Ce n'est pas pour nous ». En septembre 1912, elle s'était mariée à mon grand-père, Edmond Morbois, né en 1887, instituteur lui-aussi.

Lorsqu'Edmond fut mobilisé en août 1914, elle était enceinte de quelques semaines. La région étant envahie par les allemands, elle fut séparée par la ligne de front de son mari qu'elle ne devait revoir que fin 1918.

Elle vint donc s'établir à Nouzon, auprès de ses parents. Emile Delorme, dont on a vu plus haut quel était son caractère, refusant de travailler pour les allemands, avait quitté son emploi pour vivre, avec sa femme et trois enfants encore jeunes, du salaire de ses deux filles aînées, institutrices, et des légumes de son jardin qu'il cultivait avec le plus grand soin. Au moment des récoltes (en particulier celle des pommes de terre) il organisait un service de surveillance de nuit. Ma grand-mère et sa jeune sœur montaient la garde de 21 h à minuit et lui prenait la suite jusqu'au matin.
Mais la présence des deux sœurs qui, peureusement, restaient blotties au pied de la maison n'empêchait pas toujours la disparition de quelques précieux pieds, ce qui leur valait des reproches véhéments du maître de maison.

Ma grand-mère était donc institutrice à Nouzon. Elle avait 80 élèves dans sa classe. Elle devait être bonne pédagogue, car à Pâques, les trois quarts d'entre eux savaient lire.

C'est ici que le frère aîné de mon père, mon oncle André, est né le 9 avril 1915. C'était un enfant chétif, malingre, souffrant de la malnutrition, tant étaient grandes les pénuries, et précaires les conditions d'existence. Il n'y avait pas de lait. Pour s'en faire attribuer une ration supplémentaire, on avait conduit la plus jeune sœur de ma grand-mère, la petite Marguerite, âgée de cinq ans, chez le médecin. Elle racontait qu'à sa grande honte, on l'avait juchée, toute nue, sur une balance. Elle n'était pas bien grosse, elle non plus, et avait ainsi mérité cette ration qui devait aider son neveu à vivre. Le petit André vécut, malgré les privations, malgré les maladies. Un docteur allemand, le médecin des enfants du Kronprinz, qui séjournait dans un château près de Charleville, lui avait, à l'occasion d'une d'entre elles, sauvé la vie.
A trois ans, pourtant, il marchait à peine. Quant à ma grand-mère, à moins de 30 ans, elle avait perdu toutes ses dents, et portait un dentier complet.

En envahissant la Belgique sans déclaration de guerre et le Nord de la France, les troupes allemandes avaient fait montre d'une extrême brutalité. L'armée impériale voulait terroriser la population des régions envahies pour annihiler toute velléité de résistance, même passive, d'où réquisitions brutales, fouilles, incendies de maisons, exécutions sommaires... Ainsi dans les Ardennes, le village du Gué d'Hossus avait été brûlé. 800 maisons avaient été incendiées dans la vieille ville de Rethel. Mais selon ma grand-mère, les troupes d'occupation à Nouzon étaient des soldats plutôt âgés, bon enfant, surtout préoccupés d'envoyer en Allemagne ce qui pouvait manquer à leur famille.

Le sergent fourrier Edmond Morbois est revenu de la guerre, il a retrouvé sa femme et fait la connaissance de son petit garçon. De leurs retrouvailles est né mon papa, en 1921. Mes grands-parents maternels se sont quant à eux mariés lorsque mon grand-père est revenu de 3 ans de captivité en Allemagne, et ma maman est née en 1920. Que mes 4 grands-parents aient survécu à la première guerre mondiale, et mes parents à la deuxième (en dépit de leurs activités de résistance) fait donc de moi, d'une certaine façon, un rescapé de ces deux conflits.

Jean-Pierre Morbois, retraité,
adhérent des Cafés Géographiques